« Construction identitaire et résistance à la wolofisation en milieu familial diola à Dakar : enjeux et manifestations »

Jean Sibadioumeg DIATTA

Université Cheikh Anta Diop de Dakar

Résumé : « Cette recherche réalisée à partir d'outils qualitatif et quantitatif a montré une sorte de stratégie de résistance à la wolofisation en devenir dans les familles diolas installées au niveau de certains quartiers résidentiels comme les Libertés. Les locuteurs, particulièrement les parents, s'impliquent fortement dans la transmission de la langue identitaire, dans sa vernacularisation. La socialisation linguistique, pour eux, constitue un outil de transmission des valeurs socio-culturelles, de *Casamancité* qui leur permet également d'éviter une *culpabilité linguistique*. Il faut noter que pour faire face aux politiques linguistiques développées au niveau familial visant généralement l'imposition de la langue identitaire, les enfants adoptent aussi des stratégies discursives de contournement du *forçage linguistique* en s'appuyant sur le code switching, les usages à géométrie variable ».

Mots clés : diola ; wolof ; identité linguistique ; famille ; multilinguisme

Abstract : "This research carried out using qualitative and quantitative tools has shown a kind of strategy of resistance to Wolofization in the making in Diola families settled in certain residential neighborhoods such as Libertés. The speakers, particularly the parents, are strongly involved in the transmission of the language of identity, in its vernacularization. Linguistic socialization for them constitutes a tool for transmitting socio-cultural values, of *Casamancité* which also allows them to avoid l*inguistic guilt*. It should be noted that to face the linguistic policies developed at the family level generally aiming at the imposition of the language of identity, children also adopt discursive strategies to circumvent *linguistic forcing* by relying on code switching, uses with variable geometry.

Keywords : diola, wolo, linguistic identity, family, multilingualism

Introduction

En sociolinguistique, la ville est appréhendée comme « un laboratoire en mouvement ; lieu de l'hétérogène et du pluriel » (Moise, 2002, p. 76). Les langues participent à la façonner. Thierry Bulot (2003, p. 101) parle d'ailleurs d'« urbanité langagière ». L'espace urbain met en relation la dimension structurelle, linguistique, relationnelles, langagière, etc. (Bulot et Ledegen, 2008/1, p. 6). Cela témoigne de l'hétérogénéité des pratiques. Les langues en situation de contact s'inscrivent dans des « rapports de pouvoir » (Calvet, 1987). Dans ses recherches, Michèle Auzanneau (2009) parle de langues des « cités ». À Ziguinchor, il existe des tensions permanentes entre le diola et le wolof dans certaines familles (Diatta, 2021). Face à la montée en puissance de cette langue véhiculaire, surtout chez les jeunes, on y constate une forme de résistance. Le wolof est considéré, par une grande partie des populations casamançaises comme étant le support d'une nouvelle forme de « domination », de « colonisation » des Nordistes sur les Sudistes. Ces considérations ont d'ailleurs favorisé l'éclatement du conflit casamançais depuis 1982 entre le Mouvement des Forces Démocratiques de Casamance et l'État du Sénégal à travers l'armée nationale. Ndiémé Sow (2016, p. 168) illustre cette frustration et cette résistance à la wolofisation à travers ces arguments d'un Ziguinchorois de 69 ans sous le poids de l'alcool : « La ville tue la langue et la mort de la langue entraîne la disparition de la culture et du peuple. Or, le Wolof est très dangereux : il est intelligent et bavard. Il a une langue mielleuse et est capable d'appâter tout le monde autour de lui. Nous, on ne se laisse pas faire ».

Cette tension entre le wolof et le diola se retrouve également dans certaines familles diolas installées à Dakar dans les quartiers résidentiels comme Sicap Liberté. Les enfants, compte tenu de leurs mobilités spéciales permanentes, y sont exposés aux autres langues et identités. Christine Dallaire (2004) les appelle des « locuteurs aux identités hybrides ». Ils sont partagés entre une identité familiale et une autre urbaine. Le contact entre les identités urbaines pose ainsi la problématique de la construction identitaire en milieu urbain (Pilote, Magnan et Vieux-Fort, 2010, p. 67). Dès lors, comment se manifeste cette lutte pour la construction et la conservation de l'identité diola en milieu familial ? Comment se comportent les enfants face à leur hybridité identitaire ? Comment se manifeste ce refus de la pénétration wolof en milieu familial ? Dans cette recherche nous posons les hypothèses suivantes : l'usage du diola se maintient dans les familles dakaroises ; la lutte pour la construction et le maintien de l'identité linguistique diola se heurte parfois à la résistance des enfants qui développent des stratégies de contournement de ce « forçage linguistique » imposé par les parents; le recours au français dans cette situation d'« affrontement linguistique » permet de contrer la wolofisation des familles diolas.

1. Éléments théoriques

1. Langues et construction identitaire

L'identité est une notion carrefour qui se retrouve dans chaque domaine des sciences humaines. En effet, la sociologie, l'anthropologie, la psychologie, la linguistique, la géographie, la philosophie, etc. font recours à cet état pour expliquer des phénomènes complexes. L'identité se définit dans la rencontre de soi avec l'autre et se réalise à travers les actions que les individus ou les groupes accomplissent en vivant en société (Plan stratégique, p. 05). D'un point de vue individuel, elle est définie comme étant : « la façon dont l'être humain construit son rapport personnel avec l'environnement » (Dorais, 2004a, p. 02). On peut dire que l'humain s'identifie ou se différencie à ce qui l'entoure. L'identité individuelle n'est ni innée ni immuable ; elle est en perpétuelle construction, car selon ses expériences, son environnement et ses rapports aux autres, l'individu se forge une identité. C'est à ce titre que Dorais (Ibid.) soutient que l'identité ne peut être appréhendée qu'à travers une dynamique interactive entre l'homme et son semblable ou son environnement immédiat. Pour sa part, Bourdieu (2001, p. 287) conçoit que l'identité est un « être-perçu qui existe fondamentalement par la reconnaissance des autres » et qu'« exister socialement, c'est aussi être perçu comme distinct ». En cela l'humain se différencie et se définit non seulement en entrant en contact avec d'autres, mais encore en interagissant avec eux. Il faut admettre que même si chacun peut détenir une identité propre, celle-ci dépend en partie de la société dans laquelle il vit. Dans une communauté ou groupe social où la majorité des individus partagent les mêmes valeurs et le même mode de vie, les identités individuelles sont souvent identiques. On parle alors d'identités collectives (Barbeau, 2009, p. 08). Celle-ci est comprise comme étant un phénomène contrastif puisqu'il s'agit d' « un construit qui s'élabore dans une relation qui oppose un groupe aux autres groupes avec lesquels il est en contact» (Vincent et Laforest, 2008, p. 92). Il faut retenir avec Dorais (2004a, p. 10) que l'identité, qu'elle soit individuelle ou collective, est « un phénomène dynamique, un bricolage relationnel, une construction en perpétuel mouvement apte à se transformer selon les aléas de son environnement ».

La construction identitaire se manifeste d'abord et avant tout dans le discours puisque c'est à l'intérieur de celui-ci que les individus expriment qui ils sont et qu'ils font état de leurs différences ou de leur sentiment d'appartenance à un groupe. Lorsqu'un individu entre en interaction avec un autre, c'est toujours, ou presque, en utilisant la langue, que ce soit à l'oral ou à l'écrit (Barbeau, 2009, p. 11). C'est donc dire que la langue et le langage occupent une place centrale dans l'expression de la construction des identités qu'elles soient individuelles ou collectives. Lorsque les individus interagissent par le biais d'une langue, ils se transmettent souvent des informations sur des appartenances, des croyances et des valeurs. Cela met donc en exergue la relation entre langues et identités. Les pratiques, attitudes et compétences langagières sont des manifestations de l'identité

d'un locuteur. L'observation des pratiques langagières donne un accès à l'ancrage social et culturel des individus autant qu'elle renseigne sur les jeux de valeurs symboliques et les représentations autour desquelles s'organisent les communautés. La langue n'est pas réduite à un simple outil de communication, elle n'est pas uniquement destinée à exprimer le contenu informationnel d'un signe linguistique (Apasu et Madibbo, 2020, p. 95). Elle permet également de déceler l'appartenance ethnique, sociale et culturelle des individus. Isabelle HIDAIR (2003, p. 216) conçoit la construction identitaire comme un processus généré par l'interaction et les phénomènes de « rejet-intégration » qui sont le propre des stratégies identitaires, même si leurs manifestations sont spécifiques à chaque groupe : certains sont dépréciés, rejetés, utilisés puis remis « à leur place » lorsque leur présence se fait trop sentir.

L'enfance est une période très importante dans tout processus de construction identitaire. Selon Piaget (1967), étant généralement centré sur lui-même, l'enfant dans son processus de croissance arrive à créer une réalité imaginaire et seul le développement de sa maturité lui permettra d'avoir des relations sociales. Compte tenu de la propension à une dynamique individualiste, le mouvement socioconstructiviste pose comme postulat de base que l'évolution de l'enfant est effectuée du social vers l'extérieur et non l'inverse. L'enfant se construit grâce aux relations avec les adultes : il y a un apprentissage social avant un développement interne (Ibid). Sa culture et son environnement jouent un rôle déterminant dans sa construction. Il se développe grâce aux moyens qu'il puise d'abord de son environnement social sous l'influence de ses parents, des enseignants et les autres personnes de son environnement, bref de son environnement de socialisation. Dans les espaces urbains comme Dakar, la construction identitaire de l'enfant passe à la fois par le cadre familial, l'école, la rue, etc.

2. Langues et assimilation linguistique

Les espaces urbains se caractérisent généralement par leur plurilinguisme. Elles sont le lieu par excellence de la rencontre et de la diversité sous toutes ses formes. L'urbanisation favorise la migration d'humains qui convergent vers les cités avec leurs langues et leurs cultures. C'est dans ce contexte que les sociolinguistes se sont intéressés à « l'urbanisation de la linguistique » (Calvet, 1993, p. 39) dans le cadre de ce qu'on appelle communément la « Sociolinguistique urbaine ». Ainsi, la ville contribue à accentuer le contact de langues dont les statuts sont généralement différents. Dans leurs relations, naturellement il se crée des rivalités et des guerres de positionnement par rapport aux usages. Les langues véhiculaires sont comprises comme des langues utilisées dans la communication entre des personnes ou des groupes de personnes n'ayant pas la même langue identitaire. La véhicularité reste sans doute l'un des plus évidents indicateurs de l'expansion d'une langue (Calvet, 2002, p. 169). Calvet distingue principalement deux types de véhicularité. La première, nommée *in*

vivo, est celle qui est procède du terrain notamment de la pratique sociale des locuteurs. Elle est beaucoup plus naturelle. La seconde est la véhicularité *in vitro*, qui contrairement à la première procède de l'action des États dans le cadre des politiques linguistiques. Ces langues sont imposées par les pouvoirs publics comme langues administratives et diplomatiques. Selon Pitroipa (2016, p. 08), cette tendance est assimilable à un « impérialisme linguistique », qui consiste à étouffer les langues du terroir par des décisions politiques. Dans les pays marqués par une vitalité plurilingue, les langues véhiculaires jouent une fonction essentielle d'unification linguistique. Elles facilitent la communication malgré le danger qu'elles peuvent constituer pour l'épanouissement, voire la survie des autres langues avec lesquelles elles partagent le même espace social et linguistique.

Les situations de contact de langues et de véhicularité mettent en jeu la question de l'assimilation linguistique en plurilinguisme. L'assimilation linguistique ne peut être spontanée. Elle se manifeste graduellement dans la vie des individus et au fil des générations, du fait des changements environnementaux et sociaux continus. « Assimiler » vient du latin « assimilare », de « similis », « semblable ». Dès lors, « assimilation linguistique » veut tout simplement dire selon Charles Castonguay (2002, p. 151) « action de rendre semblable du point de vue linguistique ». Pour mieux expliquer ce concept, Amadou Sanni (2017, p. 221) s'appuie sur une étude menée au Bénin entre le français et les langues du pays pour rappeler que « lorsque la langue maternelle ou celle du groupe ethnique d'une personne demeure celle principalement parlée au sein du ménage, il est en continuité linguistique ; sinon, il est en assimilation linguistique, c'est-à-dire que la principale langue qu'il utilise au sein du ménage diffère de la langue de son groupe ethnique d'appartenance ». C'est dire que selon Sanni la véhicularité est assimilable à l'assimilation linguistique. Il s'agit selon lui de l'abandon de sa langue ethnique pour s'exprimer dans une autre jugée plus « prestigieuse ». Dans son étude, il examine les taux de prévalence du phénomène à la fois au niveau national et départemental en fonction des agglomérations urbaines et des groupes ethniques. Pitroipa (2016, p. 08) défend la thèse selon laquelle quand on parle d'assimilation linguistique on fait référence au « suicide » ou au « meurtre » linguistique. La thèse du « suicide » renvoie au fait que les membres d'un groupe décident de façon délibérée de recourir à la langue jugée « avantageuse » ou « prestigieuse » en abandonnant la leur même dans la communication familiale. Edwards (1985) souligne : « Les membres des groupes minoritaires s'assimilent surtout pour des motifs d'ordre économique ou de mobilité sociale. Leur choix est libre et volontaire ». Quant à la thèse du « meurtre linguistique », Skutnabb-Kangas (2000) estime que c'est le fait que de nombreuses minorités se voient obligées d'abandonner leur langue « par suite d'abus de pouvoir ou d'une indifférence marquée des groupes dominants ». Ainsi, ces pertes peuvent être liées à des mesures oppressives ou à l'inaction des gouvernements mais aussi à une forme de génocide linguistique et culturel (Pitroipa, 2016, p.10). Nous retrouvons ces

dynamiques à Ziguinchor et dans certaines familles diolas installées en dehors de la Casamance à propos de la wolofisation.

2. Analyse et interprétation des données

1. Démarche méthodologique

En matière de recherche en sociolinguistique, le terrain occupe une place centrale. Il facilite le recueil des observables qui permettent d'analyser les pratiques. La méthodologie que nous avons adoptée dans le cadre de cette étude s'appuie essentiellement sur la méthode qualitative. Nous avons opté pour une « situation d'immersion dans le groupe » (Mucchielli, 2000, p. 147) au niveau des familles diolas pour mieux comprendre les pratiques et les usages. À ce titre, nous avons procédé d'une part à des observations directes et participantes et d'autre part, à des entretiens semi-directifs avec les enfants et les parents afin de mieux appréhender leurs stratégies.

Du mois de janvier à mars 2024, nous avons réalisé l'enquête qualitative auprès de 15 familles demeurant au niveau des Sicap Libertés (1, 2, 3, 5). Grâce à l'observation directe et participante nous avons appréhendé la situation sociolinguistique de ces familles et avons réussi à recueillir des interactions familiales. Nous avons procédé à l'enregistrement d'échanges langagiers dans des situations de communication de la vie quotidienne sans pour autant que les enquêtés se rendent compte de la présence d'un enquêteur. L'observation participante dans les études démarches en sociolinguistique est très déterminante. Selon Atsa Ncho (2011, pp. 65, 66), elle constitue la principale méthode de collecte de données dans une perspective d'étude qualitative en sciences sociales. Ce type d'observation requiert du chercheur qu'il ait un certain degré de proximité avec les enquêtés. Ce que Haque appelle « devenir en quelque sorte un membre un peu périphérique du groupe qu'on observe ». Nous avons pris en compte ces considérations. C'est pourquoi nous prenions le temps de rendre visite régulièrement à ces familles surtout les dimanches où les maisons sont bien remplies par les résidents. Après avoir à recueillir les interactions, nous avons procédé à des interviews semi-directifs par le biais d'un guide d'entretien soumis aux différents profils sociolinguistiques, c'est-à-dire les parents et les enfants. Au total, 10 papas, 08 mamans et 32 enfants dont l'âge est compris entre 10 et 20 ans ont été interrogés. Les supports linguistiques ayant servis au recueil des données sont principalement le diola et le wolof.

2. Analyse des données

- La langue comme marqueur la « Casamancité »

La famille est considérée comme le lieu par excellence de la socialisation première. Une grande partie des expériences linguistiques des enfants est façonnée au niveau familial. L'enfant

apprend la ou les langues de ses parents, mais aussi les autres avec lesquelles il est en contact permanent. Elle joue un rôle de premier plan dans l'acquisition de compétences linguistiques dans la mesure où elle constitue un lieu de socialisation où les premières interactions prennent place. Michel Serres (1996, p. 212) soutient que les langues sont un trésor qui véhiculent autre chose que des mots. Parler une langue c'est avant tout comprendre en grande partie les valeurs identitaires de la communauté dont elle est issue. Au niveau des familles diolas vivant dans le centre urbain, les locuteurs particulièrement les parents sont majoritairement conscients de cet état de fait, d'où leur implication dans la transmission de la langue, dans sa vernacularisation. La socialisation linguistique constitue, pour eux, un outil important de transmission des valeurs. Dans un entretien réalisé avec vieux Dembo, un retraité trouvé chez lui à Liberté 5 entrain de réparer son vélo qui lui permet d'effectuer de petites courses au marchés, il nous explique les raisons de sa lutte pour la survie du diola en famille.

> **Le vieux Dembo** : « Dunya yi ñe anosan il ***fok*** u ***impose*** ku ñoli ka samkeni+u kannut moo let ku manj buko kommi bukay+Aw u jamut ka sankeni man u jam kata ay ?+***cela veut dire que*** aw u kannut fier+ ka sankeni kommi esafeti+u jam ko pan u manj ***tout*** mu kaanay miiya+***Déjà*** no di ***les événements douloureux*** ku arrete e wotay di bu runga bu u jamut ku joola pan u baj ***probleme***+pan ku buji manter man ku lok a ***sénégalais***+aw u juker Ousmane Sonko rekk+di ***élections présidentielles 2019*** da jaa jaw e suk yati ampaool+A liik ka sanken ku joola ***mais avec beaucoup de fautes*** ndeysan+ jakuk »
> **Traduction** :
> **Le vieux Dembo** : « Dans ce monde il faut que chacun impose sa langue à ses enfants+SI tu ne le fais pas ils ne sauront pas qui ils sont+Si tu ne maîtrises pas ta langue laquelle vas-tu maîtriser? Cela veut dire que tu n'es pas fier de ton identité+Ta langue est ton talisman+Si tu la connaît tu sauras toutes les pratiques relevant de ton identité+Déjà autrefois lors des événements douloureux si on arrête une voiture sur la route si tu ne parles pas diola tu allais avoir des problèmes+Tu serais tué peut être parce que tu es Sénégalais+Regardes Ousmane Sonko+lors des élections présidentielles de 2019 il est parti au village d'origine de son père+il a essayé de parler diola mais avec beaucoup de fautes, pitié+ ce n'est pas bon »

Dans son intervention, il expose clairement les raisons qui poussent les parents à se battre pour « imposer » le diola en milieu familial. Ce verbe est donc illustratif de l'attitude adoptée pour favoriser la pratique de la langue identitaire dont l'objectif principal est de permettre aux enfants de se « connaître » profondément mais également de « comprendre » les valeurs socioculturelles incarnées par le diola. Nous sommes dans le cadre de ce que Deprez (1996, p. 35) appelle « politique linguistique familiale » par opposition à celles institutionnelles pour notamment rendre compte de la façon dont les familles gèrent leurs langues. Pour notre enquêté, connaître sa langue c'est découvrir son essence, s'accepter afin de réussir à s'ouvrir à l'autre. Sa maîtrise facilite la réappropriation du patrimoine artistique et culturel (comptines, contes, pratiques artistiques) de l'ethnie en question. Ces valeurs contribuent donc à créer un sentiment de « fierté » chez l'enfant sans lequel il risque de développer un certain « complexe » d'infériorité vis à vis des autres dont les langues sont plus véhiculaires. L'usage du termes « esafeti », c'est à dire « talisman » est une métaphore qui permet à

l'interlocuteur de mettre en relief l'importance de la maîtrise de la langue identitaire. Selon lui, ne pas connaître sa langue c'est s'exposer toutes sortes de mal. Il confère donc à la langue un certain « pouvoir mystique » capable d'assurer une protection à son usager. Pour illustrer ces considérations il se sert de deux exemples. D'une part, il fait référence à la crise qu'a traversée la Casamance « les événements douloureux », moment pendant lequel des exactions ont été perpétrées contre des non Casamançais. À l'époque de la guerre, l'un des moyens les plus faciles pour les indépendantistes d'identifier l'appartenance ethnique des populations était la langue. Il a été rapporté, ce qui d'ailleurs est confirmé par ce retraité, que les locuteurs qui ne pouvaient pas s'exprimer dans une des langues locales étaient considérés comme des Nordistes, des « Sénégalais ». Ils subissaient souvent des violences, voire des assassinats. C'est ce qui lui fait dire « pan ku buji », « vont te tuer » en représailles aux affrontements entre l'armée sénégalaise et les rebelles du MFDC. Le terme « Sénégalais » révèle aussi le sentiment qui animait les indépendantistes qui se considéraient comme « Casamançais » par opposition aux « Sénégalais ». Pour eux, la Casamance est aussi un pays autonome comme le Sénégal. L'autre exemple dont se sert le vieux Dembo pour illustrer l'importance de la maîtrise de la langue identitaire est celui de Ousmane Sonko, alors candidat à la présidentielle de 2019 au Sénégal. Ce fonctionnaire, issu d'un mariage mixte diola/sérère, n'a pas une maîtrise parfaite du diola, l'idiome de son père. Cette situation a donc provoqué, selon le vieux Dembo, une « honte » non seulement pour sa famille mais aussi de certains pour certains de ses militants dans la mesure lors d'une visite politique dans le village d'origine de son père, il avait du mal à exprimer son identité linguistique. Cet exemple révèle donc le sentiment « la honte » qui anime généralement les parents des jeunes incompétents dans leurs langues de groupe. Ces faits révèlent une insécurité linguistique chez ces locuteurs qui ne maîtrisent pas leurs langues ethniques.

Dans les familles diolas installées à Dakar, la montée en puissance du wolof dans la communication sociale pousse certains parents à adopter des stratégies de résistance afin de contribuer à la survie de la langue, car pour eux, perdre le diola, c'est perdre son identité casamançaise, « sa Casamancité ». Ils exercent un « forçage linguistique » sur leurs enfants. Conscients de la négligence du diola au profit du wolof, les parents tentent de juguler ces pratiques linguistiques. Dans cet extrait recueilli chez la famille Sagna, le vieux Idy se fâche contre sa fille et son garçon qu'il a surpris entrain de discuter en wolof.

> *Papa Idy :* « Hey+ miul nay a wolof a nokene de lupay ban inje ijukutol ? Ampaul ay mba iñaul ay a kane a wolof ?+ ji jaw bo tiyëng ji sanken ko bo. Iñaul o pop mam mi sa saafol ndiaye »
>
> **Traduction :** *« Eh+quand est ce qu'un wolof est entré dans la maison sans que je le voit ? Quel est votre père ou quelle est votre mère qui est wolof ? Allez dehors pour parler cette langue+ Votre mère elle aussi comme elle son nom de famille c'est Ndiaye ! »*

Pour exprimer sa surprise et son indignation de constater un tel usage dans sa propre famille, le vieux interroge de façon ironique les jeunes sur l'éventuelle présence d'un Wolof en leur sein. Il semble ne pas comprendre comment des enfants nés d'un couple endogamique diola puissent se passer de leur langue identitaire pour échanger dans une autre. Dès lors, il se montre ferme en leur intimant l'ordre de sortir de sa maison en cas d'usage du wolof. Il considère cette pratique comme une « insulte », un manque de respect à son autorité de père. Cependant, dans cette indignation il ne ménage nullement la maman qu'il considère également comme principal responsable de l'usage du wolof dans son foyer. Une incrimination qui se justifie par l'usage ironique de non « Ndiaye », l'un des principaux de l'ethnie wolof. Il attribue ce nom à son épouse pour mettre en exergue sa déception de constater comment elle laisse ses enfants dans une posture linguistique qu'il juge anormale. Il considère qu'elle ne l'aide pas dans la transmission du diola aux enfants. Ainsi, elle lui apparaît comme étant la complice de leur situation, surtout que c'est avec elle qu'ils passent les journées à la maison. Le vieux souligne donc le rôle de la femme dans la transmission des valeurs identitaires à travers notamment la pratique de la langue.

- Les stratégies discursives de contournement du « forçage linguistique »

Face à la démarche de « forçage linguistique » adoptée par les parents par rapport à ce qu'on pourrait appeler l'« assimilation linguistique » du wolof dans les espaces familiaux diolas à Dakar, les enfants tentent de développer une forme de résistance linguistique. Les causes d'un tel phénomène sociolinguistique sont à chercher dans leur rapport à la langue véhiculaire. Nous avons cherché à comprendre les contours de cet usage. Ass révèle :

> **Ass**: « fii mom ***on parle very nice*** joola ***surtout*** ak ***parents*** yixam nga ñoom moy lolou+***mais*** sunu deme fooyi wala ***école on evite***+pasque tuti rekk ***tes camarades te taxent de raciste rebelles*** wala de ndiago+ et puis wolof moy ***langue nationale*** bi+***langue*** bou yomba degg lë »
>
> **Traduction** *: « Ici on parle très bien le diola surtout avec les parents+tu sais avec eux c'est comme ça+Mais une fois avec nos amis ou à l'école on évite+parce que la moindre occasion tes camarades te taxent de raciste, de rebelle ou même de manjaque+ et puis le wolof c'est la langue nationale+c'est une langue facile à apprendre »*

Dans cette intervention, notre informateur fait usage de code mixing à la fois français, wolof et anglais à travers l'expression « fii mom ***on parle very nice »*** pour mettre en relief le style langagier prédominant dans la communication urbaine. Cela lui permet non seulement de montrer son statut de jeune urbain, mais aussi son niveau de scolarisation qui lui donne l'opportunité de développer ses compétences linguistiques. Ce type de discours est celui qui est dominant « à l'école et dans la rue » où les enfants passent plus de temps. Ces deux espaces de socialisation restent des lieux de diffusion du wolof qu'ils sont souvent obligés d'utiliser dans les échanges. La phrase « on évite » est un

prétexte pour Ass de révéler leur inconfortable situation qui les pousse à abandonner leur langue ethnique pour s'exprimer en wolof même étant en situation identitaire. Cela résulte d'une sorte d'insécurité linguistique provoquée par la tendance des camarades à stigmatiser leur usage linguistique. Quand ils parlent diola, ils sont traités de « racismes », voire « rebelles ». Le terme très marqué « rebelles » est une catégorisation qui fait référence à la guerre entre les rebelles du MFDC et l'armée sénégalaise. Pour certains enfants, parler diola à la place du wolof, est synonyme d'un manque d'ouverture. En plus, le terme « ndiago », traduit par « manjaque » est souvent employé pour caractériser ces jeunes qui privilégient leur langue de groupe même dans les usages identitaires. Ils sont considérés comme des locuteurs « sauvages ». Dès lors, cette forme de représentation linguistique oblige les enfants à se sacrifier pour parler wolof afin d'exprimer leur urbanité sociale et linguistique. C'est leur seul moment de s'imposer et d'être reconnu dans l'espace urbain. Malheureusement cette forme de pratique les influence, ce qui fait qu'ils échangent de façon souvent inconsciente en wolof même dans l'espace familial, censé être réservé au diola. La raison de ce choix est que ce support véhiculaire est considéré comme « la langue nationale », celle de l'unité « facile à comprendre ». Ils développent ainsi des imaginaires linguistiques faisant du wolof une langue facile à apprendre. Ils sont influencés par le fait qu'ils sont plus exposés à ce support véhiculaire utilisé dans toutes les sphères de la vie sociale, économique et même politique. Sa domination dans la communication quotidienne constitue sa force.

Parmi les stratégies adoptées pour faire face à la wolofisation des familles diolas installées à Dakar, nous pouvons identifier facilement le recours récurrent au français. La langue officielle, celle de l'école et de l'administration, se vernacularise dans plusieurs familles visitées. Cette situation consisterait, selon des locuteurs interrogés à réduire ou de contrer la présence de la principale véhiculaire. Derrière ces pratiques se cachent également des imaginaires linguistiques développés sur les deux supports de communication. Dans cet entretien, le père Noël explique les motivations de leurs différentes pratiques.

> **Père Noël** : « olof ka sanken kata e gel keb+ ku bajut nafa yëmëk+mante ***juste pour*** e jaw ***bitik*** wala di ku paalil+***et puis*** uli ***on a constaté*** ni ***que à chaque fois*** du kate e ***famille*** yi man ku sanken ku wolofaay ya ku pan ku buj ku joolawaay yaku+***Au moins fransaay*** e jajak boo ***lecole***+a jam yo ***bien*** pan a baj londo+ ***meme eglisay*** pan ku nafa ôl fang »
>
> **Traduction** *: « Le wolof c'est la langue de l'insulte+ il n'a aucune utilité+peut être juste pour aller à la boutique ou bien quand ils sont avec leurs amis+et puis j'ai constaté qu'à chaque fois que tu laisses la famille parler wolof à la maison il va tuer le diola+au moins le français est utile pour l'école+si l'enfant le maîtrise il aura le savoir+même à l'église il lui sera très utile »*

Deux remarques se déclinent dans cet échange : d'une part il explique l'objet du rejet du wolof et d'autre justifie la préférence du français en milieu familial. Le wolof est représenté comme une langue « des insultes », de la « perversité ». Dès lors, laisser les enfants avec leur choix de privilégier

son usage dans le cercle familial, c'est selon lui les exposer à une éducation non conforme à l'idéal identitaire. Une telle conception révèle les causes de la lutte farouche des parents contre la domination de la langue véhiculaire en famille. C'est pourquoi Spolsky (2012) se penche sur la notion d'idéologie des parents pour caractériser la politique linguistique mise en œuvre en milieu familial. Rejeter le wolof, ne suffit pas pour le bouter hors de cet espace de socialisation, c'est pourquoi ces imaginaires sont donc diffusées pour révéler son inutilité et sa capacité de nuisance, surtout avec les fréquentations des enfants dans les rues où ils sont facilement exposés aux injures entre camarades. Notre interlocuteur justifie ces représentations développées sur le wolof par sa « dangerosité » et sa « nuisance » à la suivie du diola qu'il est capable de « tuer » quand ils partagent le même espace. À défaut de contrer facilement le wolof dans l'espace familial, l'autre alternative c'est le recours au français. Compte tenu de son importante dans la réussite scolaire, certains parents l'imposent afin de faciliter la réussite scolaire à leurs progénitures. Dans une recherche consacrée à l'Algérie, Matthey (2017, p. 32) note les propos d'un parent à propos du français : « je souhaite qu'ils apprennent le français parce que plus tard ils vont terminer leurs études à la fac et ils vont le faire en français ». La place de choix de cette langue dans l'espace scolaire, universitaire ainsi que religieux « église » favorise la préférence des parents à le vernaculariser. Au niveau des familles diola installées à Dakar, sa présence acceptée et encouragée, sert surtout à contrer la présence du wolof.

Conclusion

La famille, lieu par excellence de la socialisation première, contribue au développement des expériences linguistiques des locuteurs. Au niveau des familles diolas installées dans le centre urbain, les locuteurs particulièrement les parents s'impliquent fortement dans la transmission de la langue identitaire, dans sa vernacularisation. La socialisation linguistique pour eux constitue un outil de transmission des valeurs socio-culturelles, de « Casamancité » qui leur permet également d'éviter une « culpabilité linguistique ». Cependant, face à la percée du wolof dans les familles, les parents développent un « forçage linguistique » exercé sur leurs enfants. Pour faire face aux politiques linguistiques développées au niveau familial visant notamment l'imposition de la langue identitaire, les enfants, exposés au wolof qu'ils côtoient quotidiennement à l'école et dans les rues, adoptent aussi des stratégies discursives de contournement du « forçage linguistique » en s'appuyant sur le code switching, les usages à géométrie variable. Il s'agit notamment, pour eux, de se débrouiller pour parler diola aux parents, mais aussi de privilégier les échanges en wolof entre eux. Dans ces réalités perceptibles, il faut également noter la place qu'occupe le français au niveau de ces familles où son usage est privilégié afin de contrecarrer le wolof représenté parois comme « la langue des insultes ».

Bibliographie

APASU Francis et MADIBBO Amal, 2020, « Langue et identité : la construction identitaire des victimes de guerre », *Convergences francophones* 6.2, 95-104.

ATSÉ N'Cho, J.-Baptiste, 2011, « Langues africaines, identités et pratiques linguistiques en situation migratoire. Le foyer de travailleurs migrants en région parisienne comme interface entre ici et là-bas », Thèse de doctorat de troisième cycle, Université Sorbonne Nouvelle (Paris 3).

SERRES Michel, 1999, *Variations sur le corps*. éd. Le Pommier.

BARBEAU Geneviève Bernard, 2009, « La construction discursive de l'identite : le cas de la question linguistique dans le débat sur l'immigration au Québec en 2007-2008", mémoire, Université Laval.

BARTH, Fredrik, 1995, « Les groupes ethniques et leurs frontières », dans Philippe POUTIGNAT et Jocelyne STREIFF-FENART (dir.), *Théories de Tethnicité*, Paris, Presses universitaires de France, pp. 203-249.

BRODAL Ingvild-Kogstad, 2009, « Le français des étudiants à Dakar : usages et attitudes linguistiques », Mémoire de master II, Département des études classiques et romanes Université d'Oslo.

BULOT Thierry, LEDEGEN Gudrun, 2008/1, « Langues et espaces Normes identitaires et urbanisation », in *Cahiers de sociolinguistique* n° 13, pp. 5 à 14.

CALVET, Louis-Jean, 1991, Le facteur urbain dans le devenir linguistique des pays africains Le facteur linguistique dans la constitution des villes africaines », in *Cahier Sciences Humaines*, 27 (3-4), pp. 411-432.

…….., 1987, « Les langues du marché », In *Réalités africaines et langue française* numéro 21, Dakar : CLAD, pb.60-72.

…….., 1993, « La sociolinguistique » Volume 2731 de *Que sais-je? : le point des connaissances actuelles*.

CASTONGUAY, C., 2002, « Assimilation linguistique et remplacement des générations francophones et anglophones au Québec et au Canada », *Recherches sociographiques*, 43(1), 149–182

CORRÉARD Geneviève N'Diaye, 1998, « Le français du Sénégal et le classement des particularités lexicales », in Michel Francard et Danièle Latin (éds.) : *Le régionalisme lexical, Louvain-la-Neuve*, Duculot.

COSTALAT-FOUNEAU Anne-Marie, 1997, *Identité sociale et dynamique représentationnelle*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 139 p.

DIATTA Jean Sibadioumeg, 2018, La vitalité du plurilinguisme dans les espaces commerciaux de la ville de Ziguinchor : l'exemple du marché Saint-Maur, Thèse de doctorat de l'université Cheikh Anta Diop de Dakar.

…….., 2021, « Norme linguistique et dualité français/wolof à Ziguinchor: quand les pratiques des étudiants révèlent une guerre de positionnement par procuration », in *Les cahiers de L'ACAREF*, Vol. 3/N°6, pp.72-88.

DORAIS, Louis-Jacques, 2004a, « La construction de l'identité », dans Denise DESHAIES et Diane

DUBAR Claude, 1997, *La socialisation : Construction des identités sociales et professionnelles*, 2ème édition revue, éd. Armand Colin.

EDWARDS, J., 1985, « Language, society, and identity ». in *Language in society*, vol. 17. Oxford, Basil Blackwell, p. 10-225.

GOFFMAN Erving, 1974, *Les rites d'interaction,* Paris, Minuit.

HIDAIR Isabelle, 2003, « Les places de la langue dans la construction identitaire des Créoles de Guyane », *Pratiques et représentations linguistiques en Guyane.*

JUILLARD, C. Sociolinguistique urbaine, 1995, *La vie des langues à Ziguinchor (Sénégal),* Paris, Editions du CNRS.

……, 1991, « Comportements et attitudes de la jeunesse face au multilinguisme en Casamance (Sénégal) ». In *Cahier Sciences Humaines* 27 (3-4), p. 433-456

MATTHEY Marinette, 2017, « La famille comme lieu de transmission des langues minoritaires ou minorisée. Eléments de réflexion pour un cadrage politico-théorique », Insaniyat/ *Revue algérienne d'anthropologie et de sciences sociales*, 21 (76), pp.27-40.

MOÏSE Claudine, 2002, « Pour quelle sociolinguistique urbaine ? », In *Pratiques langagières urbaines, enjeux identitaires, enjeux cognitifs*, numéro 130, pp.75-87.

MUCCHIELLI Alex, 1991, *Les méthodes qualitatives*, Paris, PUF.

NADAL Marjorie, 2024, "Les enjeux de la construction identitaire de l'individu en apprentissage d'une langue vivante étrangère, le français. Une approche par le corps mis en situation dans l'atelier *théâtre et langues* ", mémoire de Master, Université Jean-Monnet-Saint-Étienne.

PIAGET J., 1967, *La psychologie de l'intelligence,* Paris, A. Colin.

PILOTE, A., MAGNAN, M.-O. & VIEUX-FORT, K., 2010, « Identité linguistique et poids des langues : une étude comparative entre des jeunes de milieu scolaire francophone au Nouveau-Brunswick et anglophone au Québec ». *Nouvelles perspectives en sciences sociales*, pp. 65–98.

PITROIPA Bangre Yamba, 2016, « Analyse des facteurs de vitalité ethnolinguistique de la langue française au Burkina Faso », *Revue d'Études Africaines* n°3.

SOW, N., 2016, « Le code mixte chez les jeunes scolarisés à Ziguinchor : un signe d"urbanité ? ». In ouvrage collectif *Les sciences sociales au Sénégal* coordonné par le Conseil pour le Développement de la Recherche en Sciences Sociales en Afrique (CODESRIA), p.247-272.

SKUTNABB-KANGAS, T., 2000, «Linguistic Genocide», in Education or Worldwide Diversity and Human Rights? Mahwah, Lawrence Erlbaum Associates.

SPOLSKY, B., 2012, « What Is Language Policy? » In: Spolsky, B., Ed., The Cambridge Handbook of Language Policy, Cambridge University Press, Cambridge, 3-15.

TAKOUGNADI Yoma, 2022, « La politique linguistique familiale au service de la transmission de la langue première des migrants Igbo à Kara », DJIBOUL N°004, Vol.2, pp. 198 – 209.

VINCENT (dir.), *Discours et constructions identitaires*, Québec, Les Presses de l'Université Laval, p. 1-10.

WALTER Henriette, 1988, *Le Français dans tous les sens*, Paris, Robert Laffont.